

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## **Station transit de Geneviève Letarte**

Michèle Salesse

Numéro 33, printemps 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39412ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Salesse, M. (1984). Compte rendu de [Station transit de Geneviève Letarte].  
*Lettres québécoises*, (33), 93–94.

# LE LIVRE DE SEUL,

de Pierre Billon

## UN LIVRE UNIQUE

(Éd. Archambault, Ottawa)

*Le Livre de Seul* est le titre du récent ouvrage de Pierre Billon, paru aux éditions Archambault, sous une couverture aux tons classiques, mais à la touche moderne. Il s'agit d'une oeuvre étonnante, qui s'écarte de la production littéraire actuelle par cette «aura» qui caractérise les méditations nocturnes. Pour rendre justice à cette opportune réflexion moderne sur l'existence du mal, le cadre restreint d'une simple note de lecture ne saurait suffire.

Le texte se présente sous la forme d'un long poème découpé en chapitres, comme dans un roman, et en parties, comme dans une recherche philosophique, le tout baignant dans une atmosphère initiatique. L'écriture s'apparente à la langue de la Bible, notamment à celle des *Livres sapientiaux* et des *Prophètes*.

Le sujet pourrait se résumer ainsi: un homme, haut fonctionnaire dans quelque Ministère des detresses étrangères, que toutes les lignes de la vie engagent vers un avenir politique brillant, voit, d'un coup traître du destin, chavirer brusquement sa vie privée, sa vie professionnelle et sa vie intérieure. Seul devant les calamités qui s'abattent sur lui, seul face aux séductions trompeuses du Monde, seul avec sa révolte rentrée et son désespoir inutile, cet homme se trouve ni plus ni moins aculé à lui-même. Et c'est là, au centre de son coeur à vif et de son esprit ulcéré, qu'il découvre l'unique refuge départi à l'homme sur cette terre: la solitude, qui couve toute véritable grandeur humaine («L'homme seul est mon sanctuaire, l'homme solitaire est ma maison!» (p. 193)); que le souffle de l'esprit lui révèle, enfin, le nom du «plus grand des maux sous le soleil»: la sottise, placée, chez les humains, aux plus hauts sommets, et si chèrement payée («En vérité, je te le dis, le châtiement des sots est la sottise» (p. 194)).

Le lecteur non prévenu risque, peut-être, d'être déconcerté au premier abord de cet ouvrage qui se distingue si grandement des oeuvres précédentes de Pierre Billon.

Déconcerté, premièrement, par l'aspect insolite du titre, qui rappelle le premier des *Livres sapien-*

*tiaux* de l'Écriture, le *Livre de Job*, dont il se fait une sorte d'écho moderne. Peut-on glisser ici qu'on eût préféré qu'à l'exemple de son réputé modèle, l'auteur s'abstînt d'employer l'article pour introduire le titre. Car, tout en amenuisant la dimension poétique à saveur archaïque de l'expression, l'utilisation moderne de l'article perturbe le rapport grammatical établi entre les deux noms. Quoi qu'il en soit, on aura compris que l'identification de qualité attribuée au protagoniste principal, sous la forme substantivée de *Seul*, fait référence à la solitude du sujet en même temps qu'à son originalité, entendue ici au sens d'unicité et d'exemplarité. Toutefois, devant les jeux fortuits de la paronymie, tant prisés en poésie, n'y a-t-il pas lieu de se demander si, dans un tel contexte biblique, le nom de Seul dessert bien l'intention du livre, dans la mesure où ce terme peut égaler l'imagination vers des figures autres et même opposées à celle de Job, juste entre les justes, victime éprouvée de la justice elle-même: on pourrait ainsi songer bien malencontreusement à l'image orgueilleuse et vindicative de Saul, premier roi d'Israël, ou encore au profil intransigeant du Saul frappé sur le chemin de Damas.

Déconcerté, deuxièmement, le lecteur pourrait l'être par la source sacrée dont Pierre Billon «a osé» s'inspirer en ces temps de littérature profane et par le ton prophétique qu'adopte, d'ailleurs avec art, l'auteur de science-fiction. Mais on se rassurera, le souffle poétique qui anime les pages du *Livre de Seul* est soutenu et l'auteur excelle dans la conduite du récit, lequel retient jusqu'à la fin l'attention comme un «suspense»: la complexité du drame épouse avec souplesse l'anxiété et les doutes de Seul, héros déchiré entre le monde d'en haut et le monde d'en bas, enlisé dans le doute comme en des sables mouvants. Quant à la forme poétique empruntée à l'usage des textes bibliques parcourus de songes et de visions où l'homme s'entretient avec son Dieu, elle s'accorde à la gravité de la situation et de propos qui veulent servir un avertissement de taille à l'humanité actuelle, hypnotisée qu'est celle-ci par les éclats néfastes de la matière et la clameur des grands et sourde à la voix qui monte d'elle.

Déconcerté, on l'est, troisièmement, par l'allure étrangement académique qu'endosse une oeuvre poétique à thèse, toute parsemée de références et de notes explicatives, rejetées certes à la fin de l'ouvrage, mais dont la lecture interpelle le lecteur au point de rompre, à la longue, l'incantation du texte.

Déconcerté, enfin, on pourra l'être par cet éloge de la solitude doté inopinément, dans la préface, de la présence d'un tiers!

Outrepassées ces considérations, on peut dire avec certitude que, comme la sagesse dont il relève, *Le Livre de Seul* est d'une haute exigence. Il s'adresse à l'expérience: celle de la vie et celle de la lecture. □

Yolande Grisé

# STATION TRANSIT

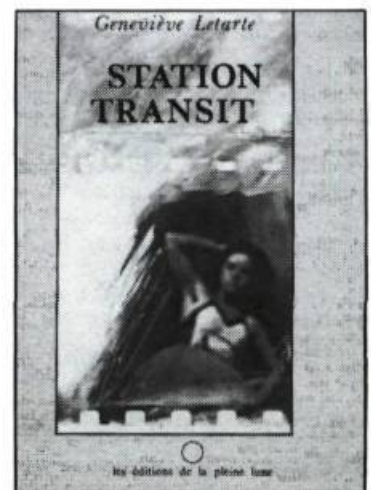
de Geneviève Letarte

«Je ne sais pas pourquoi je pars, mais je pars, quand même» (p. 9). Tel est le début de «l'odyssée» que nous présente Geneviève Letarte dans *Station Transit* publié aux Éditions de la pleine lune.

Partir, pour partir, pour oublier, pour chercher, pour se trouver... partir pour exister. «Mon avenir ne sera pas tracé d'avance par des gens que je ne connaîtrai jamais» (p. 25). Entre l'avion Montréal-Paris, le terminus Voyageur de Montréal et Rivière du Loup, la narratrice nous convie à la suivre sans nous poser de questions, à vivre sans réfléchir... à exister tout simplement... à s'approprier du temps, l'oublier pour laisser monter le désir...

Le temps, voilà un des traits marquants de *Station Transit*. À la fois absent et présent, il règle le tempo du roman. Par une suite de longues confidences confiées à un cahier noir, la narratrice nous enveloppe dans son univers de passions tellement plus intéressant que le monde extérieur. «Petites vies bâillantes, grinçantes comme portes des cafés. L'astre est enfin entré dans ma tête pour irradier le cerveau. Je vous vois par le trou de la serrure, fabriquant une sculpture de linge flottant entre les arbres.» (p. 24)

*Station Transit* est aussi une énorme fresque du monde extérieur qui se reflète dans le miroir d'une âme féminine. Celle qui regarde et qui est regardée. Tel l'objectif d'une caméra; elle scrute comme un voyeur les agissements de la narratrice, double d'elle-même. Elle fouille ses pensées les plus intimes, fait ressortir ses ambivalences dans un regard délavé face à tout ce qui n'est pas émotion, spontanéité, sensibilité et sensualité. *Station Transit* est une recherche jusqu'au tréfond de l'âme faisant fi de la superficialité des choses, des êtres. Il s'en dégage une perception très négative mais par-



fois attendrissante sur ces scènes quotidiennes, machinales (le métro, l'anonymat des villes). «Les gens passent, pressés, en marge de leurs origines, en marge de la vie contemporaine. Encore pris dans un passé ratatiné d'où les images ne naissent plus.» (p. 28)

Entre Ti-Loup, Anne d'il y a trois ans, Paule, Danielle... «personnages-rencontres» qui «meurent» comme des éphémères, elle pense, boit, s'amuse, ris et pleure de porter en elle toute cette conscience. «Dans quelques minutes l'orage va tomber. Je suis une mère sans enfant. Je suis une enfant sans mère. Comme une balançoire entre jour et nuit, je porte en moi la tragédie de l'humanité.» (p. 100)

La parole de Geneviève Letarte est à la fois célébration et exorcisme de l'intensité de cette conscience-désir. L'écriture sert de soupape à l'âme féminine dans un monde de tensions, de rationalisation excessive qui vont jusqu'à essayer de détruire toute marginalité. Cette marginalité qu'on appelle aussi égoïsme ou égocentrisme:

«Oh! la folie des femmes en panne d'amour, nos souffrances de louves hurlant à la mort, les bobos de ton cœur, en guerre contre les mauvais vivants. Où est donc ton égoïsme fondamental?» (p. 23)

«Finies les vicissitudes du nationalisme. Fini le paternalisme. Je travaille à mon propre compte, mes ongles sales le prouvent.» (p. 123)

Et que dire de cette marginalité féminine? C'est une implosion satanique; trahison de son sexe: obligé d'être image du don, de l'altruisme, trahison sociale: désorganisation des services et de la procréation. Par contre, l'écriture est la naissance d'une individuée, d'un être au monde qui est essentielle-ment «un être pour soi».

Évidemment même la langue n'est pas neutre, elle «compénètre» les rapports sociaux. Il faut apprendre à la faire parler par le corps, par la nature, pour la libérer du carcan formaliste. Et là, éclatent les passions faisant surgir la subjectivité dans la conscience permettant une ouverture vers l'imaginaire féminin. «Capote pas bébé quand tu cherches comment écrire au coin de la nuit, sans aide, ni injection, ni actrice, ni chanteuse, ni romancière. Le livre est criblé de trous, comme la chair vivante massée par les années, les crevasses et les déchirements.» (p. 144)

Geneviève Letarte nous offre un récit poétique où les mots sont des instruments à décrire les désirs et les rêves, les passions et les réalités sociales auxquelles nul ne peut échapper. En fait la langue apparaît ici comme un transit entre l'âme et la conscience, entre la vie et le cerveau. *Station Transit* est un roman qui «cherche» à chaque page un questionnement à la conscience du lecteur et de la lectrice. Il ne laisse pas indifférent(e). *Station Transit* est saisissant par son aspect «touffu», par sa dimension connotative du vécu féminin à la fois euphorique et pessimiste qui s'exhibe à travers une écriture exaltée. □

Michèle Salesses

LETARTE, Geneviève, *Station Transit*, éd. de la pleine lune, 1983, 145 p.

## ÉTUDES LITTÉRAIRES: SUR L'ÉNONCIATION.

«Tu es en face des autres un autre que toi-même.» (T. Tzara, *L'homme approximatif*, p. 34).

*Études littéraires* nous a habitué depuis longtemps déjà à prendre connaissance de numéros thématiques généralement très documentés, à la pointe de la recherche et manifestant des intérêts très variés. Le volume 16, n° 1 portant sur l'énonciation ne fait pas mentir cette réputation. Bien au contraire. D'abord Louise Milot rappelle que l'énonciation a partie liée soit avec E. Benveniste (traces d'énonciation dans les énoncés), soit avec les philosophes d'Oxford, Austin, Searle et la pragmatique, soit avec J. Lacan et la théorie du sujet, soit avec la problématique de mise en discours greimassienne.

À partir de là se développent des analyses, telle celle de Jean Calloud: «L'Acte de parole: une analyse du récit de la création en Genèse 1». Ici, Jean Calloud qui, comme Louis Panier, est membre du Centre pour l'analyse du discours religieux de Lyon dont la réputation est établie, s'inspire de Greimas. Il précise qu'on doit accorder au «repos de Dieu» l'attention qu'elle mérite après que la parole soit advenue à l'univers et ait conduit à un monde différencié et mémoré. Univers entre les choses et les mots, le monde de la création au septième jour ne propose pas un retour au point de départ: «La fonction du septième jour apparaît maintenant avec plus de clarté: signature, ponctuation, ce jour atteste qu'en créant c'est une oeuvre de parole que Dieu a réalisée, que le travailleur a travaillé comme un poète.» (p. 32).

Joseph Mélançon nous parle de l'énonciation didactique à travers *Le discours de Bédard à ses amis pour les engager à rester loyaux à l'Angleterre lors de l'invasion américaine de 1813*. Ce qui est dégagé, ici, est la sémantisation subjective des références externes ce à quoi se consacrait aussi T. Pavel. J. Mélançon nous démontre bien que les références sont plus fictives qu'on ne le pense car elles sont médiatisées par l'énonciation. Les indices sont donc peut être les éléments les plus importants du système argumentatif ce que soulignait déjà, à sa manière, il y a 50 ans, Alfred Korzybsky dans

*Science and Sanity* suivi en cela par le General Semantics et les nouveaux pédagogues des années soixante.

Louis Panier s'attaque à «La bombe dans le discours: énonciation et mise en discours dans un article de presse.» Il établit d'abord les différents éléments qui peuvent être pris en compte dans une analyse de l'énonciation qui va du schéma production/communication aux indices de l'énonciation, à l'énonciation énoncée et à la mise en discours, objet de la quête greimassienne. Il aboutit, en appliquant Greimas à cet article, à une typologie des variations figuratives de la «relation je--non je posée au début du texte.» (p. 75).

Andrée Gendreau («L'énonciation dans la peinture à Charlevoix: le cas de Clarence Gagnon») partant d'une toile de Clarence Gagnon où une fillette est représentée observant le peintre observateur, débouche sur des situations d'énonciation parallèles à celle du peintre paysagiste effectuant une étude sur le terrain, puis sur sa situation propre d'investigatrice entrant en contact avec les gens de la région (avec ou sans son enfant). Elle dégage finalement une idéologie des origines perdues et une idéalisation de la pureté d'antan.

Gabrielle Frémont dans «l'Effet Duras» rejoint la problématique de l'intertexte dans son sens de «passage d'un système signifiant à un autre à l'intérieur d'une même oeuvre» (p. 101) et aboutit à dégager le lieu même où affleure l'inconscient.

Marc Bégin («La tension narrative dans *Boule de suif*») tend à débusquer la séduction à travers les marques du narrataire et dans le dialogue narrateur narrataire: «Et c'est là, dans cette réciprocité d'une parole toute imprégnée de désir, que ce crée et s'alimente la tension qui seule rend possible la réalisation du récit.» (p. 133).

Louise Milot se consacre enfin à *IXE 13* («La «savante» mise en discours du discours populaire»). Elle situe son investigation au niveau de l'entre deux (comme J. Calloud, comme M. Bégin), mais ici, c'est celui des intrigues d'espionnage (faire professionnel) et du cadre (faire privé) englobant la totalité des récits. Elle tente, à l'aide des termes de débrayage et d'embrayage (p. 139), de classer les récits. Et après avoir illustré les différents aspects de ce fonctionnement elle affirme: «Avec un tel discours, il faut bien admettre, nous semble-t-il, que la trace de l'énonciation dans un texte ne peut être cherchée exclusivement, ni même de façon privilégiée, dans une représentation d'elle-même qu'il proposerait mais partout où il y a manifestation du processus de mise en discours.» (p. 157).

Suivent un texte de France Théoret et les comptes rendus habituels consacrés, bien sûr, à l'énonciation. Il s'agit donc d'un numéro riche, reposant sur une application très documentée de théories qui ont fait leur preuve à des textes variés: Bible, littérature, para-littérature, médias, peinture. □

Patrick Imbert.

